

Fragment inédit de l'*Océantume*

Réjean Ducharme

Volume 11, numéro 3-4, octobre 1975

Avez-vous relu Ducharme?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036611ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036611ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ducharme, R. (1975). Fragment inédit de l'*Océantume*. *Études françaises*, 11(3-4), 227–246. <https://doi.org/10.7202/036611ar>

Fragment inédit de l'Océantume

RÉJEAN DUCHARME

111

Je suis seule. Je ne peux pas faire autrement puisque j'englobe tout. Ma personne n'est qu'une partie de moi-même. Je suis, en plus, tout cela que mes yeux semblent éclairer quand je les ouvre, tout cela que mes oreilles en s'ouvrant remplissent de sons. Mes yeux et mes oreilles sont aussi tout ce qu'ils prennent, jettent, animent. Le bruit de l'océan n'est rien sans mes oreilles, la couleur de l'océan n'est rien hors de mes yeux. Je contiens tout, j'englobe tout. Je suis tout, tout est moi, avec moi, hors de moi rien n'est. Mon gras est mien, est moi : il naît en moi, il sort de moi. Mon bâton aussi, qui suit mon bras. Le sable aussi, qui absorbe mon bâton. Je ne peux pas ne pas être seule : j'englobe tout, tout se conçoit en moi, tout part de moi et revient à moi comme mon regard. Ce qu'il y a hors de moi existe seul, pour lui seul. Il ne peut pas se manifester à moi, puisqu'il me contient, comme je le contiens moi-même : le pépin ne peut pas connaître la pomme. Je côtoie et je suis côtoyée mais, mes yeux

et mes mains ne pouvant toucher au delà de moi, je ne peux pas dépasser ces frôlements. Un univers ne pénètre pas un univers. Je ne sais pas le Satracien, le Tatracien, le Uatracien, le Vatracien qui me rencontrent, qui passent le long de moi, chacun au fond de son univers. Le Satracien, le Tatracien, le Uatracien, le Vatracien ne savent quel univers se choque aux leurs. L'univers de chacun est sans EXIT : même un littoral n'est pas assez long pour qu'on en sorte. Je suis prisonnière : je ne verrai jamais l'autre lumière, l'autre côté, je ne verrai jamais que mes limites entre mes barreaux entrecroisés. Ceux que j'appelle mes créatures (mes propres pareils) sont un million de fois plus petits que moi : ils vivent sous mon enveloppe. Ils sont englobés et je suis ce qui les englobe, comme un dictionnaire englobe des mots, comme le navire englobe l'équipage et les passagers, comme l'océan englobe les poissons. Ils sont vus et je suis ce qui les voit. Ce sont des entendus et je suis l'entendante. Je suis seule à voir et à entendre, seule derrière la grille. Ils sont mille dans les loges, dix mille dans le parterre ; mais ils sont le spectacle que je me fais. Je suis seule : ma raison, claire, en me l'assurant, me délivre. Je ne sens qu'une âme, mon âme. Il n'y a que moi. Je n'ai plus de quoi être épouvantée. De quoi avais-je donc peur quand j'avais si peur ? Il n'y a personne. Je suis ivre de liberté et de repos.

Quand Asie Azothé venait mettre ses yeux à côté des miens, il me semblait que je n'étais plus seule à voir, et cela me troublait, bouleversait, passionnait, affolait. J'étais stupide. Les heures que j'ai données à cela ! Quelle perte !

112

Depuis Corpus Christi (à peu près un mois), nous marchons sans villes. La Isla de Madre, sur laquelle nous avançons, est un cordon de sables brûlants se prolongeant en ligne perpendiculaire jusqu'à l'horizon, est plat, droit et étroit comme le dessus d'un mur, est une sorte d'interminable lance d'or à fleur d'eau. Il y pousse, invraisemblablement, de mille en mille, un petit sapin gras que le vent rend hautboïste. Ces

bornes pointues comme des clochers, dont la base est aussi large que la bande de sable d'où elles ont surgi et dont les aiguilles sont aussi luisantes que cheveux mouillés, ont l'air que prendraient des divans de tapisserie barrant régulièrement une autoroute américaine. Sultrée, qui a passé l'été dans cette région il y a une couple d'années, nous dit les noms des lieux et des accidents géographiques. Si les sapins ne portaient pas le nom de sapin on ne saurait pas comment se prendre pour faire comprendre à un autre qu'on a vu un sapin. Si les choses dont on parle n'avaient pas de noms on ne pourrait pas parler : il faudrait qu'on garde tout pour soi, on serait plus riche. À gauche, des vagues se sautent à la crête l'une de l'autre. À droite, c'est la lagune : des eaux saumâtres, plates comme des glaces, qui ne semblent rien faire qu'épaissir. L'océan est impraticable ; seule Sultrée ose s'y aventurer. La lagune est impraticable aussi ; on a peur d'y pourrir d'un bout à l'autre en y portant le pied ; Sultrée elle-même ne s'y risque pas ; d'ailleurs des poissons s'étalent à sa surface, comme des fleurs dans un jardin, comme tués par des poissons de différentes couleurs. Nous n'avons pas mangé. Nous avons soif. Un peu de vent se déchire au prochain sapin ; on l'écoute un peu. Si l'océan se calmait, nous pourrions nous baigner ! Un peu de vent se déchire au prochain sapin, il séchera la sueur sur mon front. Il y a, au bout de cette file de sapins, comme une araignée au bout de son fil, une ville. Cette ville, nous nous forcerons un passage jusqu'à ses noces, jusqu'à la table que dans sa munificence elle aura chargée jusqu'à terre de viandes empanachées, de raisins bleus et verts, de vins et d'alcools, de bracelets et de colliers. Je me pâme ; j'en ai le droit. À la vérité, nous nous proposons de ne faire dans cette ville qu'apaiser nos estomacs et nous procurer des cravates pour Hivv et Sultrée. Ils sont les seuls sans cravate et cela les affecte autant que d'être sans amour. L'amour ! L'amour ! « Je ne pourrais pas vivre sans faire l'amour au moins une demi-fois par semaine », dit Hivv à qui veut l'entendre.

— Je me fais femme éclairneur !

C'est à moi qu'Asie Azothe lance ces mots, ce défi ; je le vois bien à cette façon qu'elle a de répéter en articulant bien et en évitant de me regarder.

— Je me fais éclaiteur, comme Inachos ! Je serai son apprentie !

Hier et avant-hier, je marchais seule : elle est venue me visiter deux ou trois fois, brièvement comme tout. Coucou c'est moi, adieu je m'en vais. Maintenant, tout cela est fini. Elle court rejoindre Inachos ; et il est clair que c'est pour de bon.

— Inachos ! Inachos ! Attends-moi !

Sa course a déjà porté Inachos au bout de nos regards. Asie Azothe, à bout de souffle, lui crie, encore et encore, de l'attendre. Il cesse de faire semblant de ne pas entendre, ralentit, s'arrête, l'attend. Elle l'a rejoint, ils se sont accrochés, ils courent ensemble. Inachos court moins vite ; il courrait beaucoup trop vite pour elle s'il courait comme d'habitude. Ils disparaissent, la cravate battant sur l'épaule. Ils s'effacent dans l'éclat du soleil, comme deux soldats de plomb dans le plomb d'un haut fourneau. Le ciel les a avalés. Nous sommes en deçà de la lumière, ils sont au-delà. Ce n'est pas ainsi, mon frère, qu'on devient champion du monde de course de fond ! Suis-je jalouse ? Je m'en fiche. Cette question se présente à mon esprit comme une portion de pâtée dans une assiette qu'on a trois fois vidée de filet mignon. Suis-je jalouse ? Je m'en fiche : je suis belle. D'ailleurs, si j'étais jalouse cela ne me ferait pas mal. Au contraire : étant belle, ma jalousie — mon produit — serait également belle, et je la contemple-rais, tranquillement, pleine de douceur, comme pour le reste.

Suis-je jalouse, enfin ? Personne ne répond jamais à mes questions.

Soudain les nuages, les vaches célestes, s'attroupent. Les éclairs sont lancés, poignardent de tous côtés. Le tonnerre

éclate, c'est des récifs complets qui dégringolent du dessus du firmament. Il tombe des nappes d'eau obliques : la terre boit, le sable se gonfle. Mes créatures (mes propres pareils) se vautrent, se battent : ils font fête à la pluie. Qu'est-ce qui leur prend ? La pluie ne change rien, ne rend pas le monde meilleur. Les arbres solitaires morts de soif me sont aussi bons que ceux à feuilles pulpeuses comme des tranches de pain. J'aime avec une joie égale les jungles luxuriantes et le sable des déserts. Je regarde faire mes créatures et je me souris. Leur spontanéité m'attendrit, me détend. C'est à qui sera le plus agité, le plus bruyant : ce sont de bons personnages, pour le moment. Sultrée est la plus drôle. Chaque fois qu'il tonne, elle pousse un cri de parturiente, se raidit comme changée en statue de sel, lève les mains en l'air comme victime d'un hold-up. Et elle ne rit pas : son visage ne quitte pas un instant l'air de masque tragique grec qu'elle lui a fait prendre quand le firmament s'est assombri.

— Rendez-moi mon parapluie !

Ina et Faire Faire ont arraché un pied de muscari (sorte d'échalote) à la souche d'un sapin et se le disputent en faisant semblant de le prendre pour un parapluie.

— Ce parapluie, ma chère, n'est pas à vous : il est à moi ! Parfaitement !

Elles se livrent un duel sans merci. Elles boxent, se griffent. Elles s'empoignent par les cheveux et tirent. Elles tombent et se roulent, se relèvent et se poursuivent.

— Vite, ce parapluie ! Ou je vous mords le nez ! La sorte d'échalote passe du poing de l'une au poing de l'autre, de plus en plus échevelée. Hivv saisit Sultrée par derrière, la jette à terre et, malgré qu'elle se débâte comme une folle, réussit à lui retirer ses chaussettes. Il les met puis il se met à trotter menu, comme un marcheur olympique. Les fesses serrées, sautillant des épaules, poussant des cris stridents dont on ne sait s'ils sont d'agonie ou de volupté, il donne des baisers aux rideaux de pluie qu'il traverse. Fourbus, tristes, Inachos et son apprentie reviennent de mission.

Ils sont ovationnés; ils sont enlevés et portés sur quatre bras joints en forme de filanzane. Ils ont été au bout de la Isla de Madre. Qu'ont-ils vu? Ils ont vu, entre deux collines, comme entre les mains d'un magicien, une masse de brume se dissiper et une ville se former. Ils ont vu une portée de petites maisons à moitié allumées se dégager des vapeurs d'un immense œuf, se cristalliser, s'avancer vers le haut et vers leurs regards.

— C'est Porto Isabel, annonce gravement Sultrée qui, on le sait, il y a une couple d'années, a passé l'été dans cette région.

Chacun y va de son vivat. « Vive Porto Isabel! » « *Requiescantine pace!* » « *Væ victis!* » « Hue donc! » « Vive le roi! » « À bas ces républiques! »

— Il y a cravate sous roche! crie Hivv.

— Encore un peu! Encore un peu! reprennent-ils en chœur.

La pluie fait fondre nos casques. La glaise ruisselle en filets noirs sur les visages. Ces casques sont toujours à recommencer. Inachos poursuit Faire Faire, la rattrape, lui fond sur le dos à la manière d'un tigre. Ils s'écroulent et rient aux larmes, l'un sur l'autre. Le sable que se lancent Asie Azothe et Ina à grandes volées se fixe à leurs vêtements et à leur peau comme un crépi. Et elles rient à n'en plus savoir que faire. Comment font-ils pour ne pas sentir que c'est moi qui les agis, que c'est moi qui ris et que c'est pure ironie.

S'apercevant que je l'observe, Ina se fige, change d'air, se révolte.

— Que tu me fais pitié, ma fille, de te voir pas encore formée et déjà sèche! Sais-tu de quoi les arbres meurent? De ne plus savoir comment boire au soleil, fouir la terre avec leurs racines et faire des feuilles! Tu ne sais plus vivre, ma fille! Ta science de vivre a été emportée par le tumulte de tes doutes et de tes calculs! Tu ne peux même plus ouvrir la bouche assez grand pour avoir l'air de rire : tu tombes en poussière!

Ce ne sont pas les sombres, les silencieux et les impassibles qui savent vivre et qu'il faut écouter, mais ceux qui dansent, ceux d'entre tous qui sont les plus brillants, ceux dont le visage est empanaché de plus de flamme ! Quand j'étais petite fille, comme toi je conservais des têtards dans des pots de verre. Quand j'en voyais qui devenaient pâles et immobiles, je les retirais aussitôt : ils ne me disaient plus rien ; ils étaient malades et ils allaient contaminer les autres, ceux qui tourbillonnaient sans cesse, qui plongeaient sans cesse de haut en bas et de bas en haut, qui se battaient sans cesse ensemble. Tu ne sens même pas la pluie, ma fille : comme le fer d'une armure, ta peau n'entend pas. Ta trompette ne sonne plus quand la pluie souffle dedans. Rien ne peut plus pincer les cordes de ta guitare : ta guitare est molle, grasse, poisseuse, repoussante. Tu es malade, tu es dangereuse.

À court de mots, ayant fait monter en elle trop de passion pour continuer de voir ce qu'elle dit, elle se met à hésiter, balbutier, puis se tait. Galamment Hivv prend la relève.

— Chacun de nous sait jouer de chacun des autres comme moi de mon cor anglais. Mais de toi, aucun de nous n'a su jouer, même Asie Azothe, qui a tout essayé. Et cela nous embarrasse, cela fait que tu nous gênes... Qui saurait jouer d'une guitare flasque, gélatineuse, larvaire ? Qui aime avoir entre les bras un violon qui n'a pas plus de zing-zing qu'un poisson ? Ta place n'est au milieu ni de nous ni de personne. Ta place est dans une poubelle, un dépotoir, un charnier !

Ils sont jaloux de cette indépendance complète, de cette suffisance délibérée qu'ils sentent en moi. Leur jalousie est trop voyante, leur rancune trop bête : ils ne valent même pas que je riposte. En cachette, Faire Faire me fait un beau gros clin d'œil. Non ; je ne suis pas une guitare malade ; je ne suis même pas une guitare. Je suis quelque chose fait pour vibrer dans la totalité de l'ombre et du silence. Il me faut la possession solitaire de l'univers : je ne ris pas à moins. Ma joie, pour qu'elle se répande, il lui faut le néant, toute sa sphère, bien fermée.

— « Il était un petit navire il était un petit navire qui n'avait ja ja jamais navigué qui n'avait ja ja jamais navigué... »

Chantant à tue-tête, se tenant les uns aux autres comme des wagons pour faire un train, comme des Sénégalaises pour la danse du python, ils zigzaguaient dans la dentelle de la nappe océane, ils frappent en cadence de leurs pieds le bord de l'océan. La pluie tombe, grosse comme des œufs. Il fait nuit, nuit totale, nuit d'encre. J'aime les ténèbres, l'absence de couleurs. La lumière est la forme que prend l'effraction qu'est l'activité des êtres et des choses.

— « Il était un petit navire il était un petit navire... »

Ils ne m'invitent pas à entrer dans la danse. Ils ne me disent pas : « Viens, Iode ! » Ils savent que je suis en train de prendre part à des jeux plus grands et que je leur répondrais : « Non merci, je n'ai pas le temps. »

Nous sommes sept, chacun porte quelque part sur sa tête, sa couleur. J'ai une oreille noire. Asie Azothé a le tour des yeux rouge, ce qui lui donne l'air d'un serpent à lunettes. Ina a le tour de la bouche bleu, comme taché par gourmandise de confiture de myrtilles.. Faire Faire a le nez vert, pour toujours : c'est tatoué. Inachos a le front jaune, ce qui lui donne l'air d'être malade. Au début nous étions cinq ; maintenant, sept. Hivv et Sultrée ont le menton blanc, ce qui leur donne l'air d'être frère et sœur. Il ne faut pas se fier aux apparences. L'habit ne fait pas le moine. Ce sont ceux qui ont l'air stupides qui sont intelligents. Si tu te fies aux apparences, je te tue. Au poteau ! Tout le monde n'a pas encore compris qu'il faut se méfier des apparences, j'en suis certaine. À certains élèves, il faut tout répéter cent fois.

À genoux dans la couche d'eau grise de la glaisière, nous restaurons nos casques. C'est notre façon de nous faire une beauté pour aller en ville.

Ils s'entraident. Comme c'est gentil. Excepté Sultrée, dont j'ai comme envie, je ne peux plus les sentir. Je ne peux plus souffrir de les trouver chaque matin dans mon néant, qu'ils jouent dans ce jardin comme dans n'importe quel fond de cour. O Iode, ce palais illuminé sur le bord de l'abîme, pourquoi n'y entrons-nous pas, pourquoi n'allons-nous pas dormir là cette nuit ? Parce que le Prince l'a pris avec sa suite et que nous ne sommes pas venus ici pour faire des visites. Rien à faire : tant que ces autres seront dessus, je ne pourrai sentir, avec toute la puissance et la volupté que cela suppose, mienne la terre. Ils creusent ma glaise avec leurs ongles. Ils prennent à pleines poignées les pépites d'or qu'il m'a fallu trouver une par une et ils se fondent des statues qu'il faudrait que je me trouve chanceuse de contempler. Mon vrai sang n'est pas rouge : mon vrai sang est l'air, tout l'air qu'il y a. Ils ne respirent pas : ils boivent mon vrai sang. Ils ne marchent pas sur le littoral, mais sur moi ; car ce sable est aussi vivement et vulnérablement ma peau que ce qui couvre mes mains et mes bras. Les mains empâtées de l'un modèlent le casque de glaise de l'autre : cela me fait aussi mal (je suis libre de m'en fiche mais là je suis trop impatiente de régner) que s'ils me labouraient avec leurs ongles. Dans ma tête, l'électricité bruise. Je les regarde et dans chaque visage mon regard me fait mal comme ma main mise dans une fournaise. Ils se dressent là, sûrs comme de rien d'être à leur place là ; et je suis au milieu, entre les montagnes qu'ils sont, au fond de la vallée où leurs égouts se déversent.

— Vous vous servez de ma glaise pour vous faire des casques, puis vous les portez en me narguant. J'en ai assez. Défaites-les, tout de suite. Décoiffez-vous et remettez cette glaise où vous l'avez prise. Rendez cette glaise à ma glaise. Défaites ces casques ou je ne réponds plus de moi. Que faites-vous ici ? Allez-vous-en ! Pour qui vous prenez-vous ? N'a-t-on plus le droit maintenant d'avoir son jardin et d'y être laissé tranquille ?

Ils sont surpris comme tout de ma sortie. Ils se taisent et se tendent pour entendre la suite comme il faut, pour

comprendre. Car ils ne voient pas du tout à quoi je veux en venir. Ils sont si gentils.

— Vous m'accablez ! C'est sur moi que vous êtes debout, assis, couchés ! Vous êtes sur moi, aveugles, comme le faix sur le porte-faix ! La terre vous porte, et les bras avec lesquels la terre porte, ce sont les miens, ceux-là ! Effacez-vous ! Anéantissez-vous ! Perdez immédiatement couleur et poids : mes bras et mes yeux n'en peuvent plus !

Je saisis à mes pieds la mitraille et la braque sur eux. Je vois Hivv et Inachos crever de peur.

— Faites quelque chose pour que je n'aie pas à vous endurer, ou je vous tue tous, je vous extermine comme vous agissez à mon égard : comme des parasites, comme des tiques, des poux. Cette vie est ma vie et je vous en chasse. Je répète, au cas où vous n'en croiriez pas vos oreilles : ma vie c'est toute la vie, et je vous en chasse. Grimacez et croyez-moi détraquée tant que vous voudrez ; je m'en fiche, je m'en prélasserai comme une chatte l'hiver derrière le poêle ! Je vous chasse de ce littoral, parce qu'il est dans ma vie et que dans ma vie je prétends mener le bal !

Je passe en revue leurs visages, ces fenêtres aveuglantes derrière lesquelles même la mort ne peut éteindre la lumière. La voix pâle et mielleuse que prend Inachos m'écœure.

— Tu es notre chef, Iode ; aucun de nous n'a jamais songé à le contester. Symboliquement, tu es même notre reine. En un certain sens, ne te sommes-nous pas restés soumis ?

— En un certain sens toi-même, toi qui fais semblant de rien pour mieux voler l'amie des autres !

S'étant d'abord barricadée derrière Ina et Faire Faire, Asie Azothe se dresse et s'avance. Elle a assez de moi. Elle est fâchée et ce n'est pas drôle.

— J'en ai par-dessus la tête de toi, Iode Ssouvie ! Il faut que tout se laisse appartenir à Mademoiselle, n'est-ce pas ? Il faut, sans qu'elle fasse un geste, que tout se jette dans les

bras de Mademoiselle et se caresse à Mademoiselle, n'est-ce pas? Une géante se doit de ne pas être satisfaite à moins, n'est-ce pas? Ton orgueil ne doit pas être froissé : tu ne dois rien dire, rien faire, rien chercher, et tout doit s'accumuler à tes pieds! « Parce que je m'appelle lion », comme on dit!

Reprenant son souffle, elle se tourne vers les autres, les prend comme témoins.

— La première fois que j'ai pris le chemin pour aller à l'école Mademoiselle m'a attendue pour m'empêcher de passer. Mademoiselle avait décidé que le chemin était à Mademoiselle et qu'on ne pouvait y mettre les pieds sans lui rendre des devoirs. Il a fallu que je me mette à ses genoux, que je l'implore, que je la conquière en lui plaisant, que je la fléchisse à force de la flatter. On n'aime pas une esclave : on en a pitié. Pour que Mademoiselle ne doute pas qu'elle était reine, j'avais à me conduire en esclave, à demander avant tout pitié. Il ne faut pas aimer quand on est reine, mais on peut se laisser toucher par l'embrassement et le zèle d'un serviteur! Et j'étais fière de mon coup, sotté que j'étais : j'avais apprivoisé le monstre qui voulait me manger et maintenant il me protégeait. Que c'était touchant : elle battait ceux qui voulaient me faire du mal. Quelquefois même, et là j'en avais les larmes aux yeux, je la faisais sourire! Eh bien, monstre, j'ai repris conscience, et ce que je vois ne me laisse plus que ceci à dire : dégage!

Je soutiens sans broncher son regard de petit chien fâché contre un passant, sinon une automobile. Tout à coup, elle se tait, démissionne. Elle se met à crier comme une suppliciée, les larmes lui giclant des yeux, et elle court se jeter dans les bras que lui ouvre Ina.

— Tu pleures parce que tu as honte, Asie Azothe! Et tu as honte parce qu'en me trahissant tu t'es trahie, parce que, le trouvant trop rigoureux, tu as jeté le meilleur de toi-même, parce que ton géant se sent mal dans le médiocre où tu l'as entraîné. Je voulais t'asservir : quel alibi! Sur le chemin de l'école, c'est moi qui suppliais, c'est moi qui avais

besoin ; et tu le sais. Je n'ai jamais voulu de toi que trouver dans ta vie comme un lit où me reposer ; et tu le sais. Ta petite crise est de la comédie, et ce que tu n'en finis plus de me crier pourrait se dire bien plus simplement et en bien moins de mots. Tu n'as qu'à dire : « J'aime bien mieux faire des cochonneries avec Inachos que me frayer avec toi un passage jusqu'au néant. » C'est tout, lâche ! C'est tout, Judas. C'est tout, petite nature !

Elle pleure à gros bouillons. Sanglots et cris de ressentiment se chassent dans sa gorge.

— Laide ! Laide ! Je ne t'aimais pas ! Je ne t'ai jamais aimée ! Je voulais que tu m'aies parce que tu étais laide et que tout le monde riait de toi !

À deux bras, elle s'enfonce la tête dans le ventre de Ina qui lui tapote le dos et lui flatte les cheveux, alternativement.

— Là, mon petit... là... là...

Peu à peu, Asie Azothe se calme. La fureur qui la secouait comme un train roulant sur des rails en forme de lame de scie secouerait ses passagers se défait peu à peu sous la main de ma mère comme une glace fond au soleil. Pour ainsi dire.

— La fureur est inutile, dit doucement Faire Faire. Nos amitiés sont comme nos chats : nous ne pouvons pas les forcer à vivre aussi longtemps que nous.

Je ne suis pas d'accord du tout.

— Ce n'est pas vrai ! Bêtise ! Aberration !

Il n'y a de vrai que ce qu'on veut croire vrai : ce qu'on laisse de plein gré être vrai et ce qu'on contraint bon gré mal gré à être vrai ! La réalité sert aussi bien les couards que les téméraires : elle peut être aussi bien considérée comme faite, inéluctable, que considérée comme arrangeable, formable.

Nous attendons pour nous attaquer à Porto Isabel que la nuit soit pleine. Cette nuit nous changeons de pays : nous

sortons des États-Unis et nous entrons dans le Mexique. Un peu plus tard, dans un mois, un an, dix ans, nous changerons d'hémisphère. La terre a un hémisphère boréal, soit dit en passant. Je veux dire : elle n'en a pas assez ou elle en a un de trop. Je veux dire : je ne suis pas d'accord avec ce nombre. Je veux dire : un peu plus tard, dans cent ans, dans mille ans, il va falloir que je change cela.

Comme moi elle, Sultrée m'observe à la dérobée. Chaque fois que je tourne les yeux vers elle, je la prends en train de me regarder. Elle a quelque chose à me dire. Mais je ne lui tirerai pas les alexandrins du nez, je suis très bien assise sur mes lauriers.

115

Derrière les volets clos, ils dorment. Ils ont bâti des maisons côte à côte de chaque côté de la rue, et ils dorment dedans. Porto Isabel dort, rien ne bouge. Sur la place mal pavée de briques rouges et bleues, la devanture de l'église baroque étend son ombre et la fontaine ne coule pas. Tout ici se passe entre eux et moi ; comme ailleurs. Il y a toujours mes autres dans leurs maisons et moi dehors, tout autour.

Nous nous avançons à pas feutrés, parlant peu et tout bas. Si j'étais rhinocéros, j'entrerais dans chaque maison et, à coups de ma corne unique (ou double) je ferais tonner murs et étages. Je voudrais entrer et une fois à l'intérieur, ouvrir tout ce qui s'ouvre : portes, fenêtres, coffres, commodes, armoires, yeux, bouches.

— Y en a-t-il ?

— Il n'y en a pas.

Sur chaque vitrine un store noir est baissé, pour empêcher les voleurs de voir l'étalage, pour ne pas exciter les concupiscences. Nous faisons un trou dans chaque vitrine, avec délicatesse, pour ne pas éveiller Porto Isabel. Jusqu'ici nous avons troué quatre vitrines sans trouver ce que nous cherchons. Derrière la première pullulaient les souliers. Derrière la

seconde étaient empilés des tableaux de Rembrandt, Rubens, Utrillo, Victor Hugo, Rocky Marciano, Lope de Vega, Charles de Gaulle, et qui encore. C'est bien chou mais nous n'avons besoin que de ce que nous cherchons. Derrière la troisième vitrine nous avons vu, à la lueur de cierges, des manipules et des manuterges d'occasion pendre à des cordes à linge comme de petits drapeaux. Derrière celle que nous venons de quitter se chevauchaient des tricycles, certains jaunes, d'autres verts, d'autres bleus, brillants comme le cuivre d'une plaque commémorative fraîche repolie. Les autres font le guet. Je regarde faire Hivv. Muni d'une rénette à diamant, il trace une cicatrice à peu près circulaire au bas de la vitrine. Le verre grince sous son effort lent et appliqué.

— Vigiles, rien de nouveau ?

Du bout des doigts Hivv exerce une pression attentive sur la découpe. Bientôt, tout à l'heure, dans quelque temps, la rondelle se détachera, cédera comme un bouchon de liège, tombera à l'intérieur avec un petit bruit sec. Ensuite, par l'ouverture obtenue, Hivv introduira la main, saisira le manche (pour ainsi dire) du store et réussira, à force de jouer avec, à faire lever ce voile (pour ainsi dire). C'est lent, lent comme tout, beaucoup trop lent. J'entre brusquement dans une grande colère. Je braque la mitraille et fais feu. La rafale fracasse et balaie tout. En une seconde, la vitrine s'émiette, tombe à terre lambeaux sur lambeaux : la toile noire est plus becquetée qu'un dé à coudre. En une seconde, comme les ampoules électriques d'une même marquise de cinéma, les maisons de Porto Isabel s'allument : tous les volets battent les murs, toute la fontaine coule. La soudaine rafale de mitraille a fait dresser mes compagnons de littoral sur leurs jambes de danse ; des rafales de mitraille, cela met des Uaikoakores en effervescence. On nage dans le délire.

Nous nous engouffrons dans l'étal violé en poussant des cris de guerre et de mort. Surprise : des grappes, des pléiades de cravates sont nouées aux bras et aux jambes de mannequins ayant l'air, comme tous les faux êtres, stupéfaits. Pendant que Hivv et Sultrée, bien que fébrilement, procèdent

judicieusement à leur choix, les autres, par frénésie, mettent en capilotade cette assemblée de personnes de plâtre et de papier mâché : ils les dépouillent, les décapitent, les démembrant, pulvérisent ce qui en reste à coups de talon. On démembre et pulvérise vite, car la meute s'en vient, courant à toutes jambes, faisant claquer comme autant de castagnettes les briques du pavé.

Dans la huche où nous nous sommes entassés pour leur échapper, nous avons chaud comme dans un ventre. Soudain, contre mon oreille noire, une bouche remue comme une grenouille. Dans mon oreille héraldique, des mots humides et chauds sifflent, comme des serpents. La voix de Sultrée grouille dans mon oreille héraldique, je devrais dire *les voix* car je la sens comme une foule (de bonnes petites bêtes, de doux insectes). Mais je ne comprends rien à ce qu'elle me raconte. Ce n'est que « xi », « si », « zi ». C'est comme si, à la vitesse d'une balle de fusil, elle prononçait : « Sifflet sisymbre saint xystre xyste zanzibar syrphie synopsis Szczecin zinzinuler. » Je sens contre mon oreille des feuilles chaudes bruire, vibrer des ailes chaudes de guêpes, de cigales et d'abeilles. Je ne comprends rien, mais cela ne fait rien, ce n'est pas cela l'important.

— Que me dis-tu ?

— Ce que tu veux...

Dans le magasin, nos poursuivants mènent un train terrible. On dirait un assaut de cavalerie menée sur une montagne creuse, une falaise vide à l'intérieur (je pense aux hémisphères de Magdebourg).

— Suffit, Inachos... Inachos... Inachos, cesse de me chatouiller...

— Laisse Asie Azothe tranquille, Inachos..

— Cela ne vous regarde pas, Ina Ssouvie...

Inachos continue de chatouiller Asie Azothe et elle continue de rigoler. Je suis prise dans un entrelacs de bras et

de jambes. Bien qu'on n'y voie rien, les bras et les jambes d'Asie Azothé se manifestent clairement à moi. C'est mon cœur qui les reconnaît : les membres des autres pèsent, les siens brûlent, ils entrent dans mon cœur comme après avoir fait fondre la chair et les os. En ce temps-là, nous délogions de leurs nids les grosses roches polies comme des œufs que nous rencontrions de loin en loin dans les hautes herbes. La roche, arrachée et roulée, laissait, où elle était peut-être demeurée cent ans, comme un cratère poli, comme l'intérieur d'un ciboire. Nous mettions gravement nos mains dans cette coupe : c'était froid et humide comme la pulpe d'une pomme de terre : nous touchions la chair vive de la terre. Des cloportes, disons des sortes de mille-pattes roses et diaphanes, tournoyaient au fond, affolés comme les prêtres d'Éleusis quand les Barbares violèrent leurs mystères. Mon passé comme avec un lasso me tire vers son gouffre : la voix de Sultrée dans mon oreille est celle de ma mère il y a mille ans. Un jour qui passe est comme une page qu'on tourne. La page qu'on tourne tombe sur les pages tournées : le jour qui passe me jette sur les jours passés. Le poids brûlant des membres d'Asie Azothé sur mon corps fait monter jusqu'à mon visage comme un parfum capiteux, fait embaumer à travers tous les jours qui les recouvrent les marguerites des prés des jours de notre meilleure amitié. Nous suivons avec les oreilles les débats et les courses de nos poursuivants. Nous entendons, des quatre coins des deux étages, les ordres partir. Ils ont négligé le sous-sol. Ils se réunissent après une heure de recherches féroces et inutiles, et déclarent que c'est là que nous devons nous être réfugiés.

Et nous les entendons, les entendant progressivement moins, descendre au sous-sol. C'est l'occasion que nous attendions de prendre la poudre d'escampette. Mais tout à coup, vlan ! l'habitant de Porto Isabel resté de garde, un gros, un énorme, s'assoit sur le couvercle de notre huche. Il doit avoir le ver solitaire car il ne cesse de remuer. Tout à coup encore, l'espoir renaît : effet de la bougeotte du garde, un nœud tombe d'une planche du couvercle, cela livrant accès à son derrière (celui du garde). Prompte comme la poudre, Faire

Faire sort de son corsage la seringue qu'elle a gardée comme souvenir des niches de Mancieulles et, d'un seul coup, en introduit toute l'aiguille de six pouces de long dans le trou laissé par la chute du nœud. On entend un grand cri : le couvercle cède. Comme un seul polichinelle nous jaillissons tous sept de la huche : le garde nous regarde en tenant ses fesses à deux mains, puis s'écroule, sans connaissance.

Les jambes pendues au cou, nous envahissons des labours où il vient de pleuvoir. C'est plus glissant que de la glace. Dans la boue jusqu'aux chevilles, on patine, on dérape, on tombe, on rit. Derrière nous, de plus en plus lointains, les tocsins, les sirènes et les glas s'époumonent ; pour les nar-guer, Hivv souffle sur le même air, aussi fort qu'il peut, dans son cor anglais. Courant devant, la tête en arrière et les bras étendus, Inachos donne son interprétation de cette scène classique où on voit l'avion se faire abattre par la D.C.A. « Ehzzzzzzzzzzzzzz ! » C'est un Sabre Jet. « Tatatata ! Tatatata ! Poïng ! Poïng ! » Les mitrailleuses et les canons antiaériens donnent tout ce qu'ils ont. « Pouf ! Crrack ! » Un obus atteint l'aile gauche et, explosant, la sectionne. « Uiuuiuiuiuiui ! » L'avion dégringole l'air en tournoyant. « Glouglouglouglou ! » L'avion tombe dans l'eau. Je vois ce que par là Inachos veut dire. Quand je cours de toutes mes forces, j'ai la sensation de m'être élancée du bord d'un précipice et de tomber, tomber, sans finir de tomber, comme un avion qui perd connaissance.

Soudain, noire comme si c'était un pan de ténèbres durcies, couronnée de barbelés presque invisibles tellement ils sont hauts, ce qui doit être la frontière du Mexique se dresse. Nous nous arrêtons (il le faut bien) et, bouche bée, laissons la stupeur passer.

On a entendu parler à oreille que veux-tu de la muraille de Chine, mais de celle du Mexique, point, jamais.

— Hypnotise-là ! crie Azothé à Faire Faire, comme si la grande mauvaise volonté qui a fait s'élever ce béton était encore chaude, vivante, vulnérable, et pouvait se faire annuler par une bonne volonté aussi grande.

— Flanque-lui une intraveineuse! reprend plus vivement Asie Azothe, tout le monde ayant ri.

Alors, ce trait ayant obtenu encore plus de succès que le précédent, chacun y va du sien.

— Botte-lui le derrière comme il faut!

— Gifle-la!

— Un uppercut!

— Un ciseau de tête carrée!

Je ris aussi fort que les autres, mais malgré moi, étant fâchée contre moi. Je ne veux pas rire, surtout avec eux. De toute façon, une reine ne rit pas. Je veux parler des vraies reines, non pas des reines fainéantes et des épouses de roi. Me voyant rire, Sultrée a cessé de rire. Son rire est tombé comme un masque; elle me regarde rire comme si elle me voyait naître. C'est si gentil. Comment pourrai-je dire non quand elle me dira ce qu'elle a à me dire? Je sais ce qu'elle a à me dire : qu'elle me veut et qu'elle me peut.

116

Les aigles ont un visage en plume et une grosse griffe pour nez. Faire Faire a un visage de blanc et un nez de vert, c'est-à-dire : un nez de surface autre que celle du visage, comme un aigle. Ina a la bouche comme barbouillée du suc mauve de fruits dévorés : Asie Azothe dit que cela la fait ressembler à un bébé mort des poumons. Asie Azothe a les yeux comme marqués à l'encre rouge par un cachet postal. Inachos a le front jaune, comme beurré. Hivv et Sultrée ont le menton blanc, comme s'ils avaient mangé de la farine à même le sac. Pourquoi ne sont-ils pas tous incolores et inodores, comme l'air, qui s'ouvre tout seul devant moi pour me laisser passer?

Ils se sont groupés en cercle et jouent à la mourre. Après trois tours, Asie Azothe, Inachos et Hivv sont éliminés. Ina, Faire Faire et Sultrée se disputent la victoire, tout excités.

Car c'est à qui gagnera que reviendra l'honneur de sauter la frontière le premier, d'embrasser le premier la terre si longue à atteindre du Mexique. Ina sort victorieuse. Inachos et Sultrée lui ayant fait la courte échelle, elle se juche sur les épaules de Hivv. Sa tête dépasse à peine le sommet de la muraille. Pour traverser, elle devra sauter une bonne douzaine de pieds. Entre les barbelés elle voit, comme des lucioles, les lumières du Mexique.

— Thalassa ! s'écrie-t-elle. Olé olé ! *Vae victis* !

Il circule dans les barbelés un courant de milliers de volts ; mais on ne le sait pas, rien dans la nuit ne le signale. Ne craignant pas les blessures, en vraie Uaikoakore, elle saisit à pleines mains les fils hérissés. Aussitôt, la foudre jaillit, bourdonnante, la foudre la nimbe, irisée, la foudre l'auréole, char de feu.

— Elle est morte.

On ne dit rien. On reste planté là. Cela ne fait pas mal. Je ne souffre pas. Je ne sens rien, sauf mes paupières tomber et se relever en grinçant, comme si elles étaient en fer et rouillées. Je réfléchis, cherche partout en moi-même autre chose que cette indifférence plus vive que d'habitude (pour ainsi dire). Puis il me semble, à force de dévisager cette nouvelle Ina, que je plane dans cette espèce d'air plus lourd que l'air qui tient lieu d'air là-bas, de l'autre côté de tout. C'est tout. Après tout, c'est si petit, Ina, dans toute ma vie. Après tout, le cadavre d'Ina n'est pas plus gros dans ma vie qu'une maison vue d'un avion. Le monde est grand (pour ainsi dire).

Deux la portent, l'un par les pieds, l'autre par la tête. Nous nous relayons, comme les trois lignes d'avant au hockey. Je forme équipe avec Sultrée. Ina est restée rigide, dure comme du fer. Deux la portent, l'un par les pieds, l'autre par la tête ; les autres suivent, deux par deux. Il ne manque que

le thuriféraire. Elle sera inhumée où bon semblera, « quand nous sentirons que c'est là qu'elle est attendue », comme dit Faire Faire.

Inachos et Asie Azothe ont pleuré, comme il faut. Faire Faire a été la première à recommencer à rire. Dans le moment, elle est en train de nous exciter au courage, au renoncement, de nous dire, doucement comme un vieux prophète, de marcher sur ces charbons ardents aussi joyeusement que l'autre jour sous la pluie.

— La braise où nous passons est brûlante, est rouge. Saisissons la braise pendant qu'elle est brûlante, qu'elle est rouge. Empoignons-la, vite. Le temps de douter, d'hésiter, le temps de se demander si être gai en telles circonstances est convenable, et il est trop tard : la braise est déjà froide, noire ; on ne peut plus empoigner que de la cendre. Il ne faut pas se laisser intimider par la décharge électrique et la mort qu'elle produit. La foudre et la mort passent : prenons-les avant qu'elles soient passées. Ne les refusons pas : elles ne s'offriront plus, elles ne reviendront pas sur ces lieux. N'ayons pas d'hésitation, prenons. Prenons et prenons vite. Prenons le chemin le plus court jusqu'au prochain plus grand amour.